

PENSER LE FÉMININ TOUJOURS ET PARTOUT ?

Françoise Bouffière
Écrivaine

MARTINE DELVAUX
**LES FILLES EN SÉRIE. DES
BARBIES AUX PUSSY RIOT**
Montréal, Éditions du remue-ménage,
2013, 227 pages

Martine Delvaux est professeure de littérature en études féministes à l'UQAM, romancière et essayiste. Elle s'intéresse depuis longtemps à la place qui est accordée au féminin, à la façon dont la société met les femmes en place (on pourrait dire ironiquement, comme elle le fait, «à leur place») et à celle qu'elles prennent.

Son dernier essai, *Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot*, nous offre une fine analyse de la figure figée, stéréotypée «des filles-machines, filles-images, filles-spectacles, filles-marchandises» qui la fascine parce qu'elles sont à la fois, dit-elle, «ornement et mouvement, domination et subversion» (p. 213). L'analyse va évidemment beaucoup plus loin que la simple dénomination de femme-objet.

Après avoir ouvert la couverture de cet essai, où les cheveux blonds de trois Barbies s'entremêlent, tout lecteur commencera sans doute par regarder, comme moi, la vingtaine de photos qui donnent à voir *les filles en série* de Delvaux: des corps alignés auxquels s'ajoutent deux tableaux de l'artiste italo-américaine Vanessa Beecroft (excellent chapitre huit) et des photos de fillettes avec leurs poupées dans les bras. Ces photos ouvrent, pour la plupart, chacun des dix-huit chapitres dans lesquels l'auteure pose ses figures féminines les unes à la suite des autres, tel un motif de tapisserie qui se répète à l'infini. Croyez-moi, le processus est efficace. Le lecteur entre en plein dans le sujet.

Notons que l'essai est dédié *aux filles de la grève* qui ont inspiré l'auteure. Il est dédié à ces étudiantes du printemps érable, singulières dans leur lutte commune dont Delvaux remarque qu'«elles occupent la marge, une position intermédiaire entre l'engagement collectif et cette place de perpétuelle étrangère qui est celle de la féministe en société» (p. 10).

Dans le premier chapitre du livre, l'essayiste part de l'image des Cariatides, ces femmes-colonnes vêtues d'une longue tunique qui soutiennent le temple de l'Érechthéion sur l'Acropole. Elle constate que ces nymphes en pierre sont à la fois fondatrices, essentielles, mais aussi enfermées, immobilisées par la structure dont elles sont prisonnières. Elles sont, nous dit-elle, dépendantes les unes des autres et forment en cela une collectivité comme toutes les filles en série. Ces Cariatides sont, selon les propres

mots de l'auteure, des pierres de touche de l'architecture sociale. «Femmes-sentinelles, donc, gardiennes du temple. Femmes désirantes dont on attend qu'elles se mettent à bouger» (p. 21). Ces Cariatides, dit-elle, sont tournées les unes vers les autres et, parce qu'elles font alliance, sont une image dialectique qui porte en elle-même le germe de la rébellion, le lieu d'une résistance, lieu d'où les filles en série peuvent échapper à la marchandisation et à la domination masculine.

Si l'essayiste constate qu'on assiste actuellement à une remontée du féminisme sur la place publique et plus exactement à sa médiatisation, si elle évoque du bout des lèvres le printemps arabe, jamais cependant elle ne s'arrête sur les figures de ces femmes-ombres couvertes des pieds à la tête sous une burqa, femmes pourtant sérielles à souhait.

Pour «penser le féminin partout et toujours» comme Delvaux le préconise et pour nous démontrer que la figure des filles en série est double, à la fois *Serial girl et serial killer*, l'auteure scrute minutieusement le modèle de toutes *les girls, entre petites-filles et femmes* qui d'hier à aujourd'hui se fondent les unes aux autres, se meuvent en synchronie, une pour toutes, toutes pour une: les Tiller girls, les danseuses de Busby Berkeley, les Rockettes et celles du Crazy Horse, les Spice Girls ou les cheerleaders en passant par les princesses de Disney, les mannequins et par toutes les filles-ornements, réelles ou en plastique telles que la Barbie et la RealDoll, la poupée gonflable, *Natures mortes* du chapitre cinq. L'auteure consacre ensuite un chapitre à deux blondes: Marilyn Monroe et Nelly Arcand, femmes doubles, fortes et fragiles, stars et victimes, qui sont, dit Delvaux en parlant de Nelly Arcand plus spécifiquement, «à la rencontre de la chosification et de l'immatérialité, du stéréotype le plus saturé et du mystère le plus évanescent» (p. 172). Puis, dans un parfait crescendo, elle montre *les filles de la rue*, les militantes, celles qui résistent telles les Femen et les Pussy Riot.

Tout au long de cet essai mené avec beaucoup d'intelligence et de connaissances de la littérature comme du cinéma, l'essayiste s'appuie sur une chaîne de féministes en commençant par Virginia Woolf et Simone de Beauvoir pour les plus connues, puis sur les soixante-huitardes plus vite oubliées telles que peut l'être, par exemple, Marina Yaguello, linguiste française née en 1944.



Delvaux s'inscrit ainsi dans une chaîne intellectuelle de solidarité féministe, elle en est un maillon, malheureusement une parenthèse vient, à mes yeux, briser la chaîne:

Je ne souhaite pas, ici, entrer dans le débat pour ou contre les Femen ni prendre parti quant à leurs prises de position, claires et moins claires, en ce qui concerne les monothéismes, et en particulier le port du voile et l'Islam (une position pour le moins sensible, voire problématique non seulement en ce qu'elle frôle l'islamophobie, mais en regard d'un féminisme global, intersectionnel, et la question de la liberté de choix pour les femmes) (p. 205).

En effet, si l'essayiste constate qu'on assiste actuellement à une remontée du féminisme sur la place publique et plus exactement à sa médiatisation, si elle évoque du bout des lèvres le printemps arabe, jamais cependant elle ne s'arrête sur les figures de ces femmes-ombres couvertes des pieds à la tête sous une burqa, femmes pourtant sérielles à souhait. Pas un mot sur l'oppression des femmes musulmanes, toujours et partout.

L'essayiste choisit volontairement de ne pas entrer, contrairement aux Femen, dans le débat autour du voile et de l'Islam. C'est le mode de fonctionnement des Femen qui retient son attention, leur façon d'occuper la rue plutôt que leurs causes. En fermant ce livre, je me suis demandé jusqu'où on peut être féministe et se contenter de se retrancher derrière le péché d'islamophobie pour occulter l'extrémisme religieux dont les femmes sont les premières victimes. Jusqu'à quand certaines féministes pourront-elles se taire en évoquant la question de la liberté de choix pour les femmes? Comment les générations à venir jugeront-elles ces féministes qui n'ont pas voulu se «mouiller» au nom du politiquement correct? On peut espérer qu'elles retourneront à Virginia Woolf et qu'elles se rappelleront le mot d'ordre féministe des années 1970, mot d'ordre cité par Delvaux elle-même dans cet essai: «le personnel est politique. Il n'y a qu'un monde, une vie, et si on l'oublie, ce sont deux maisons qui seront détruites, l'édifice public et la demeure privée» (p. 34, citant Virginia Woolf). ❖